

Recherches sociographiques



Albert DOUTRELOUX, *L'ombre des fétiches, Société et culture yombe*

Bernard Charles

Volume 8, numéro 3, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055384ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055384ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charles, B. (1967). Compte rendu de [Albert DOUTRELOUX, *L'ombre des fétiches, Société et culture yombe*]. *Recherches sociographiques*, 8(3), 419–420.
<https://doi.org/10.7202/055384ar>

assumé ce risque qui, en définitive, tourne à l'avantage du chercheur. Ainsi en est-il de la Bibliographie en tête du volume qui présente un inventaire de la littérature sur les journaux canadiens au Québec et sur les questions qui s'y rapportent directement, par exemple, l'imprimerie. À ce propos, notons un ou deux oublis : la *Bibliography of Canadian Imprints*, de Marie Tremaine (Toronto, 1952), dont l'Introduction récapitule l'histoire de l'imprimerie au Canada ou, encore, de M^{gr} Camille Roy, *Nos origines littéraires et Histoire de la littérature canadienne-française* qui contiennent des pages toujours valables sur nos premiers journalistes et nos premiers journaux.

L'essentiel est que ce livre existe. Nous attendons avec impatience le répertoire parallèle des revues que promettent Hamelin et Beaulieu.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Albert DOUTRELOUX, *L'ombre des fétiches, Société et culture yombe*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Louvain, Éditions Nauwelærts, 1967, 288 p.

L'ouvrage du professeur Doutreloux vient s'ajouter à la longue liste des monographies remarquables consacrées par les anthropologues belges au Congo. Il illustre pleinement les réussites et les difficultés que connaissent ces travaux. Il révèle particulièrement bien l'extraordinaire décalage entre les agencements sociaux, la culture d'une société africaine et ceux du monde moderne—extraordinaire, non pas parce que le cas étudié serait unique en Afrique mais parce que l'ampleur d'un tel décalage demeure toujours étonnante même lorsque l'on est habitué à la constater.

Depuis près de dix ans, non sans aléa puisque les événements politiques l'ont obligé plusieurs fois à suspendre les recherches sur les terrains, l'auteur étudie systématiquement les Yombe, groupe représentatif dans la grande ethnie Kongo. Les quatre séjours, la concentration de la recherche pendant une si longue période ont permis à ce « Blanc de la coutume », comme les Yombe l'appelaient, d'amasser une masse imposante de matériaux et d'entrer très avant dans la compréhension de la société et de la culture yombe. C'est dire combien minutieuse et précise est son étude. Mais la profondeur de l'analyse, le souci de rigueur scientifique conduisent leur auteur à des conclusions et jugements très nuancés dans sa tentative de « saisir l'insaisissable » (p. 273).

Après une description du domaine et des habitants du village (hommes, femmes, jeunes, serfs), les structures de la parenté et des groupes qu'elles sous-tendent sont présentées dans toute la complexité de leur relation : intégration des défunts, association de matrilignages, politique matrimoniale, etc. Si, en effet, la société yombe est matrilineaire pour la filiation, l'héritage et l'autorité, si par là se trouve assurée la continuité historique des groupes, il n'en reste pas moins que les relations du côté paternel (patrilatéralité) demeurent constantes et essentielles. L'individu peut ainsi jouer progressivement de l'imbrication des deux réseaux de relation à des niveaux différents. La belle simplicité des schémas théoriques (système matrilineaire, système patrilinéaire) ne se retrouve guère dans la réalité ! Et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur d'en souligner la complexité. Il n'est pas possible de délimiter nettement les deux sphères, maternelle et paternelle : « les Yombe vivent dans le concret et pratiquent leurs structures sans les ériger eux-mêmes en système » (p. 159).

Par là, la société yombe se trouve empêchée de basculer dans le matriarcat tandis que l'individu peut sauvegarder une certaine autonomie. Un semblable équilibre régit le pouvoir et son exercice. Il réside essentiellement dans le chef de lignage, c'est-à-dire l'oncle et le grand-oncle maternel, pour les générations qui le suivent. À lui revient de représenter

le lignage ou de le défendre, soit devant le chef du groupe de lignages, soit devant les autres lignages du groupe ; à lui de présider la politique matrimoniale. Mais son pouvoir de nature magico-religieuse ne s'exerce que dans les limites tracées par les dignitaires (épouses du chef, neveux sororaux, etc.), si bien que l'auteur peut conclure : « les représentants de l'autorité se maintiennent » (p. 196). Toutefois, cette autorité ne déborde guère le cadre du groupe : il n'y a pas d'autorité centrale pour l'ensemble de la société yombe.

Finalement, les différents groupes sont agencés de telle sorte qu'ils ne peuvent dépasser une certaine taille. Quand celle-ci est atteinte, il y a segmentation, fractionnement du groupe. Les processus se maintiennent dans une sorte de « perpétuel présent ». Ceci explique que la société yombe ait pu subir les avatars de l'histoire (colonisation, indépendance) sans grands bouleversements, qu'elle n'en ait été affectée qu'en surface.

Dans une dernière partie, M. Doutreloux étudie les croyances et les mentalités pour y chercher des facteurs d'explication, quitte à constater qu'il n'y a pas une explication unique et suffisante. « Ce serait la mentalité magique qui fournirait une explication ultime à la mobilité extrême de toute la structuration socio-politique. »

Analyse très fouillée, description très précise, caractérisent cette tentative de saisie globale d'une société. On regrettera toutefois que l'auteur ait entendu se consacrer surtout à la société et à la culture traditionnelle en laissant de côté les problèmes d'insertion dans le monde moderne. Il s'est refusé, de même, à situer les groupes yombe par rapport aux autres groupes de la grande ethnie Kongo, par exemple à ceux du Congo-Brazzaville étudiés par Georges Balandier. Pourquoi peuvent-ils en être considérés comme représentatifs ?

Dans un tout autre domaine, il convient de signaler tout de même quelques vétilles dans la présentation matérielle des recherches : interversion de lignes (p. 112, 148, 172, 186), notes qui ne se trouvent pas à la bonne page (p. 114, 186, 230), renvois qui ne sont guère explicités (*infra*, *supra*, sans indication de la page). De telles négligences sont fort agaçantes mais on peut y remédier facilement.

Quoi qu'il en soit, nous voudrions ajouter avec quel intérêt nous attendons le résultat des recherches que M. Doutreloux continue à poursuivre : recherches sur la nomenclature et l'histoire des groupes, recherches sur la religion. Nul doute, que ces recherches permettront d'approfondir encore la connaissance du groupe yombe.

Bernard CHARLES

*Programme des études africaines,
Université de Montréal.*